

Destins croisés en Asie centrale

Autor(en): **Scherrer-Schaub, Cristina**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1982)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DESTINS CROISÉS EN ASIE CENTRALE

Au début de notre siècle, le *Turkestan chinois*, qu'on appelle aujourd'hui le *Xinjiang*, a été le théâtre de fouilles archéologiques et de missions d'exploration qui ont mis à jour le passé très riche de cette région. Cette zone en grande partie aride et hostile à l'homme a pourtant connu le foisonnement de civilisations diverses, dont on distingue de mieux en mieux les multiples composantes.

L'auteur donne ici quelques aperçus de l'histoire de cette portion d'Asie centrale, jalonnée de caravansérails et de temples, creuset de civilisations, voie de passage obligée sur la *Route de la Soie*.

Dans la revue qui nous accueille aujourd'hui, M. May publiait en 1973 sa leçon inaugurale, qui avait été l'occasion de présenter dans leur ensemble les études bouddhiques.

Je vais pour ma part m'arrêter à considérer quelques-uns des faits exposés par M. May. D'abord ceci: «En tant que fait historique, le bouddhisme intéresse les trois quarts de l'Asie. Il a été un agent de liaison entre les diverses civilisations qui couvrent cette aire immense. Imaginons, par exemple, un bouddhiste d'Asie centrale au VIII^e siècle: son pays est sous protectorat chinois; sa religion est d'origine indienne; elle est menacée par l'Islam; il a pour voisins des chrétiens nestoriens dont la religion est venue du monde méditerranéen, des manichéens liés à la Perse antéislamique. Les études bouddhiques mettent en contact avec deux civilisations de portée universelle, l'indienne et la chinoise...» (May, pp. 17-18.)

Sur la voie qui fut celle de l'expansion du bouddhisme de son pays natal vers la Chine, nous allons voir se rencontrer les destins des pèlerins bouddhistes avec ceux des marchands, le long de la route à plusieurs embranchements que nous avons coutume d'appeler la Route de la Soie. L'Asie centrale jalonnée de caravansérails et de temples se trouva ainsi au carrefour de cette quête spirituelle et de cette quête de denrées rares que pèlerins et marchands s'obstinaient à poursuivre en dépit des difficultés de leurs voyages.

Ensuite, se référant à l'extrême diversité de la littérature bouddhique, M. May soulignait ceci: «Nous avons mentionné plus haut que les bouddhistes avaient pour coutume d'enseigner dans

la langue du pays. Cet usage s'étend aux écrits, et au bouddhisme hors de l'Inde. (...) Aussi existe-t-il des documents en plus de vingt langues pour plusieurs desquelles il faut encore distinguer entre deux couches littéraires, celle des traductions d'ouvrages indiens et celles des écrits originaux.» (May, p. 10.)

Dans cet ordre d'analyse, je parlerai d'un fait qui intéresse l'étude philologique des textes bouddhiques: les précieuses découvertes des manuscrits d'Asie centrale, faites au début du XX^e siècle et dont on mesure l'importance pour la connaissance du bouddhisme hors de l'Inde et des échanges qu'entretenaient, au cœur du continent, les diverses civilisations nées sur sa vaste périphérie.

Le point de départ de mon enquête fut l'étude d'un manuscrit tibétain de la *Yukti-ṣaṣṭikā* de Nāgārjuna¹ que Paul Pelliot rapporta de Dunhuang au début du siècle².

Je n'ai voulu ici que donner un peu la part de rêve sans laquelle l'étude la plus érudite ne peut trouver la force et la passion de continuer. Ceux qui seront fascinés par les dunes traîtresses du Taklamakan ou qui préfèrent à l'avion le dépaysement par le récit des voyageurs, trouveront dans le Fonds Fazy de la Bibliothèque Cantonale de Lausanne, presque tous les classiques des récits sur l'Asie.

L'enquête autour du manuscrit de Dunhuang m'amena à voir de près le cadre culturel de cette oasis, départ et terme de la Route de la Soie, avant-poste chinois à l'extrémité ouest de la Grande Muraille.

Je pus constater que cette porte de la Chine, au-delà de laquelle s'étendait un désert assez redoutable pour décourager les plus intrépides, fut au contraire une voie privilégiée de contact entre l'Orient et l'Occident. Le commerce y fleurissait, profitant à tout le monde avant que des raisons d'ordre économique d'une part — les taxes exorbitantes perçues par certains Etats intermédiaires (*La Route de la Soie*, p. 15; Needham, p. 182) — et d'ordre politique d'autre part — c'est-à-dire les troubles causés par les révoltes dans les oasis du Tarim, par les incursions des nomades d'Asie centrale, de Haute-Asie, du Tibet — ne viennent interrompre partiellement l'essor de la voie de terre au profit de la voie de mer.

Le bassin du Tarim

Le centre de la vaste dépression qui se creuse entre les Tianshan («Monts Célestes») au nord, les monts Kunlun au sud, et à

l'ouest le Pamir bien connu sous l'appellation de «Toit du monde», est occupé par le désert du Taklamakan où viennent mourir les rivières qui, grossies par la fonte des neiges, descendent de ces chaînes majestueuses.

C'est ainsi qu'aux bords septentrional et méridional de ce terrible désert fleurissent des oasis qui très tôt ont émerveillé les pèlerins chinois et indiens et plus tard les voyageurs arabes et européens.

Vers le début de notre ère encore, les oasis au nord du Taklamakan, d'une culture raffinée, étaient peuplées d'Indo-Européens «blonds aux yeux bleus parlant une langue que nous appellerons le Tokharien (...) plus voisin à certains égards du slave et du celtique que du sanscrit et de l'iranien» (Pelliot, (1), p. 9)³.

Les oasis méridionales, elles, utilisaient une langue apparentée à l'iranien, «vraisemblablement la langue des Saces, le Śaka» (ib.) mais souvent aussi appelée khotanais, du nom de Khotan, la principale de ces oasis.⁴

Toutes ces cités, très tôt converties au bouddhisme, traduisirent les textes sacrés du sanscrit en leur langue vernaculaire, ce qui est une des raisons du nombre élevé des langues dites «bouddhiques» (May, pp. 10-11).

Une autre langue iranienne, le sogdien, servait de *lingua franca* (*La Route de la Soie*, p. 17; *Les langues du monde*, p. 29) aux caravanes qui sillonnaient le continent eurasiatique, d'un bout à l'autre, sur la «Route Impériale» (ou «Route des Han») aujourd'hui connue sous le nom de «Route de la Soie» — du titre de la conférence que Richthofen donna à Berlin en 1877: *Ueber die centralasiatischen Seidenstrassen bis zu 200 n. Chr.* (Hopkirk, p. 30).

La Route de la Soie⁵ véhiculait non seulement cette multitude d'idiomes, mais encore la foi religieuse — surtout bouddhique, mais encore mazdéenne, nestorienne, manichéenne, juive, musulmane⁶ — qui soutenait les marchands dans leur périple à travers des régions souvent hostiles et qui mettaient à rude épreuve ces aventuriers de l'espace d'alors.

En témoigne par exemple une prière dont le texte, trouvé à Dunhuang, appartenait à un marchand tibétain. Elle s'adressait à la déité bouddhique Mahābala, et a été traduite et commentée par M. Lalou (Lalou (1), pp. 217-226). «Le marchand, explique M^{lle} Lalou, caravanier de langue tibétaine, propriétaire de la première prière, veut s'assurer, grâce au dieu, contre la mévente

d'objets précieux à Kaboul et dans l'Inde. Il craint l'apparition de dents à son rasoir, le bruit des armes blanches à l'entrée de la passe montagneuse (bruit précurseur de l'attaque de la caravane), les sorcelleries spéciales aux Bon et aux Yol.» (Lalou (1), p. 218 et n. 1 sur les «Yol».)

Aussi ces marchands, lorsqu'ils en avaient les moyens, élevaient souvent des temples à leur dieu ou installaient des lieux de culte sur leur chemin.

La prospérité était favorisée par la paix relative qui régnait sur la Route de la Soie lorsque des dynasties fortes exerçaient leur contrôle sur le trafic, à l'époque du Royaume de Kanishka par exemple, ou sous la domination gengiskhanide, ou encore sous le règne de Wudi des Han (140 - 87 av. J.-C.) et sous celui des premiers Tang jusqu'au milieu du VIII^e siècle.

Ainsi le bouddhisme se propagea par voie de terre, à travers les royaumes grecs du nord de l'Inde et par l'Asie centrale, vers la Chine où, au début, il réunit de petits groupes de fidèles autour des «Donneurs de la Loi» venus d'Asie centrale, parfois d'origine indienne, comme Kumārajīva (344-413), parfois d'origine iranienne.

Dunhuang, poste privilégié

C'est l'empereur Wudi des Han occidentaux qui, au II^e siècle avant notre ère, comprend l'importance stratégique de Dunhuang, alors occupé par les Xiongnu qui avaient eux-mêmes chassé de cette région les Yuezhi poussés ainsi vers les oasis du Tarim puis vers la Bactriane et enfin jusqu'en Inde du nord⁷.

C'est en 119 av. J.-C. que «les armées chinoises traversèrent le Houang-ho (le Fleuve Jaune) et occupèrent les terres de l'actuelle province du Kan-Sou dans la partie occidentale de laquelle se trouve Touen-houang.» (Čuguevskiĭ, p. 3.)

Les Han occidentaux établissent alors dans cette région les «Quatre commanderies de Hexi»⁸ (les quatre commanderies à l'ouest du Fleuve Jaune) dont les vestiges archéologiques sont aujourd'hui partiellement mis au jour. «Ces quatre commanderies constituaient ce qu'on appelle le couloir du Ho-si qui, sous forme d'une bande étroite, s'étendait entre les contreforts septentrionaux du Nan-chan et le désert d'Ala-chan, ouvrant une sortie à travers les déserts et les oasis du Turkestan oriental vers les pays de l'Asie centrale et antérieure.» (Čuguevskiĭ, p. 2.)

Cet avant-poste militaire va devenir une terre d'élection pour les échanges culturels et aussi la halte obligée des caravanes arrivant en Chine et attendant la permission de poursuivre leur trajet vers Lanzhou et Changan.⁹

On attribue à Zhang Qian l'ouverture de la Route de la Soie. Zhang Qian, ambassadeur de Wudi, fut envoyé en 138 av. J.-C. vers l'Inde, avec la mission de convaincre les Yuezhi de s'allier aux Han pour combattre les Xiongnu. Si la mission de Zhang Qian échoua parce que les Yuezhi avaient entre temps oublié leurs intentions belliqueuses, toutefois des ambassades furent échangées entre les deux empires. Et c'est ainsi que les échanges commencèrent et que l'on attribue à Zhang Qian le fait d'avoir rapporté en Chine la vigne (*Vitis vinifera*) et une herbe médicinale (*Medicago sativa*) (Needham, p. 171, n. e, f). Evidemment ces envoyés spéciaux devaient rapporter à l'empereur, outre les merveilleux destriers du Ferghana qui faisaient tant rêver les Chinois, des informations sur les régions qu'ils traversaient.

Le caractère *hu* 130 et 5, employé dans la nomenclature botanique, et qui signifie «d'Asie centrale» ou «persan», témoigne de la provenance de certaines plantes qui arrivèrent en Chine entre le III^e et le VII^e siècle de notre ère (Needham, p. 175). De même des arbres fruitiers tels que le poirier (*cīnarājaputra* en sanscrit) et le pêcher arrivèrent en Inde au temps de Kanishka (I^{er} siècle de notre ère).

Certes les contacts ne se firent pas seulement par voie de terre, mais aussi par la voie maritime, ce qui, pour notre bien, élargit passablement la diversité des récits à travers les siècles. Mais les histoires, les légendes, les problèmes posés par l'échange des sciences et des techniques sont si compliqués qu'il faudrait s'asseoir et raconter pendant «cent soirées, cent histoires chaque soirée» pour épuiser ces témoignages.

Les grottes aux Mille Bouddhas

A quelque 15 km de l'emplacement actuel de la ville de Dunhuang se trouve une merveille: les temples rupestres bouddhiques des «Grottes aux Mille Bouddhas» (Qianfodong).

La légende veut qu'en l'an 366 «le moine Lo Tsun vit apparaître «Mille Bouddhas» au-dessus des cimes: à la suite de cette vision, des grottes toujours nouvelles furent excavées en une rapide succession dans les tendres falaises sédimentaires de Tun-

huang, grottes superposées en plusieurs étages et qui étaient reliées entre elles par des avant-corps en bois, des galeries de communication et des escaliers.» (Seckel, p. 55.)

Même si le chiffre de 1000 grottes est une image empruntée à la légende, le nombre des grottes mises au jour est évalué à «plus de 400» (Su Yinghui, p. 32) et même à «plus de 460» (*La Route de la Soie*, p. 28).

«Le plan des sanctuaires rupestres est assez uniforme dans son ensemble. En général de forme rectangulaire ou carrée, la grotte se compose souvent d'un vestibule précédant une cella; dans le fond de cette dernière s'élevait souvent une plateforme au centre de laquelle était placée l'image de culte: une grande statue de Bouddha entourée d'effigies de bodhisattva, de disciples et de rois-gardiens, en nombre varié suivant les époques, mais toujours peints de couleurs éclatantes. Les parois de ces sanctuaires étaient ornées de peintures murales. Sculptures et fresques formaient un ensemble et se complétaient pour donner aux fidèles une impression de force mystérieuse, renforcée par la pénombre animée seulement par la lumière vacillante des petites lampes brûlant devant les images.» (*La Route de la Soie*, p. 28.)

C'est dans la grotte 17¹⁰, une grotte «de la famille Wou» (Fujieda (1), p. 67) que fut découverte la «cachette aux manuscrits» qui nous livra d'un coup des *sūtra* bouddhiques, des bannières votives en soie, des documents comptables, des actes de procès, des registres publics, des documents sur l'organisation des marchés, etc. (Demiéville, (1), p. 11). Ces documents recensent toutes les menues activités de la vie quotidienne avec la précision qui a toujours caractérisé l'esprit chinois. Et c'est par eux que l'on peut dresser un tableau de la vie de tous les jours à Dunhuang, et connaître ainsi les relations qu'entretenaient les monastères bouddhiques avec la communauté qui s'agrégeait comme de coutume autour des religieux.

Ainsi, grâce à ces pièces d'apparence banale, on est à même de savoir aujourd'hui qu'à l'époque des premiers Tang (Čuguevskiĭ, p. 40) les monastères entretenaient de solides relations avec la classe dirigeante du pays et que «tous les biens des monastères, y compris les personnes, se trouvaient sous la protection des autorités et relevaient de la juridiction exclusive de ces mêmes monastères. L'exploitation de leur domaines n'était pas du ressort de l'administration civile». (Čuguevskiĭ, p. 41 et n. 150.)

Et aussi toute une organisation sociale se révèle à l'étude attentive de ces documents. On connaît ainsi les rapports hiérar-

chiques régissant les communautés entre elles (Ib., pp. 43-44) et leurs charges respectives. Par exemple c'est la communauté laïque qui participa au début (dès le IV^e siècle)¹¹ à «l'érection de statues de Bouddha, la construction et la réparation des sanctuaires. Citons également la copie de *sūtra*, considérée comme une bonne action et qui était avant tout perçue comme une sorte de rite magique.» (Ib. p. 47.)

La communauté laïque participait au culte, à la prière, aux fêtes religieuses. Le bouddhisme s'intégra à la société, comme toutes les religions en général, par le truchement des cérémonies qui marquaient les étapes principales d'une vie humaine, rituel funéraire, prière pour un accouchement heureux, etc. (Ib., p. 49.)

Xuanzang va en Inde par la voie de terre

Au début de notre ère, les Xiongnu postés sur l'Altai et les Chinois installés au Gansu convoitent les oasis du Tarim. Profitant alternativement des occasions d'appuyer les révoltes locales, les Xiongnu et les Chinois essayent d'étendre leur influence jusqu'au Pamir. On peut dire néanmoins que, bien que bousculée de temps en temps par des incursions Xiongnu, la domination chinoise sur la Route de la Soie favorisa l'arrivée des missionnaires bouddhistes par la voie du commerce.

Mais, si les missionnaires purent entrer assez facilement en Chine, ils butèrent ensuite contre une difficulté bien plus considérable: celle d'introduire la pensée bouddhique dans une société à prépondérance confucéenne.

La difficulté était de deux natures. La première, de nature sociale: celle d'introduire le monachisme bouddhique dans une société dont la classe dirigeante, restée presque toujours confucéenne, le repoussa violemment. Par exemple une des raisons de l'opposition confucéenne fut celle-ci: le moine étant privé de descendance, qui rendrait le culte aux ancêtres?

La deuxième était une difficulté philosophique. Il s'agissait d'introduire la pensée bouddhique indienne dans l'univers de pensée chinois, qui était mal préparé pour l'accueillir. En effet, du côté de l'Inde on avait une pensée abstraite, raisonnante, systématique; du côté de la Chine, une pensée concrète, imagée, peu construite.

Animés par leur désir de «donner la Loi», les missionnaires crurent bon d'en faciliter la compréhension en rendant les termes indiens par des équivalents chinois empruntés au langage du taoïsme, qui n'était pas sans quelque affinité avec le bouddhisme. Mais ces procédés ainsi que le peu de précision des premières traductions furent peu à peu¹² mis en évidence par des moines chinois éclairés.

Parmi eux, plus tard, se trouva le célèbre Xuanzang (602-664), de qui son biographe Huili dit que «dès son enfance il était grave comme une personne qui porte une tablette de jade.» (Huili, p. 2.) Xuanzang «fit serment de voyager dans les contrées de l'Ouest, pour interroger les sages sur les points qui jetaient le trouble dans son esprit». (Ib., p. 12.)

Ce pèlerin à l'intelligence vive et immensément savant revint de son voyage en Inde accompagné d'une caravane de 22 chevaux (Huili, p. 296) transportant des livres sacrés, des statues de Bouddha et des reliques. Il traduisit un grand nombre de *sūtra*, et consigna dans ses mémoires son témoignage sur l'Inde de l'époque.

Non seulement il nous parle dans ces mémoires des différentes sectes bouddhiques et non bouddhiques, non d'ailleurs sans une certaine amertume de voir le pays objet de sa foi ardente un peu différent de ce qu'il imaginait¹³, mais encore il décrit les mœurs des Indiens en esprit curieux et attentif.

Un trait comme le suivant pourrait trouver sa place dans un manuel d'hygiène scolaire du XX^e siècle: «Ils observent rigoureusement les règles de la propreté, et, sur ce point, il serait impossible de les faire changer. Avant de manger, ils ne manquent jamais de se laver les mains; ils ne touchent pas une seconde fois aux restes des mets. Les vases de table ne passent point d'une personne à une autre. Dès qu'un ustensile de terre ou de bois a servi une fois, il faut absolument le jeter. (...) Quand les Indiens ont achevé de manger, ils se nettoient les dents avec une petite branche d'osier et se lavent les mains et la bouche.» (Xuanzang, vol. 1, pp. 70-71.)

Minutieusement, Xuanzang nous décrit aussi leur vêtement, qui se réduit souvent au minimum, parfois même moins, ce qui frappait tant l'esprit prude des Chinois et la curiosité des voyageurs occidentaux. Comme en témoigne, bien des siècles plus tard, le récit de Filippo Sassetti (1540-1588) qui, dans ses lettres au grand-duc François I^{er} de Toscane et à ses amis florentins, nous livre une Inde savoureuse qu'un esprit laïque tel que le sien pouvait observer sans préjugés.

Le Bombyx mori

Le pèlerin chinois nous donne sa version d'une légende qui s'est perpétuée jusque sur la tablette votive en bois dite «La Princesse de la Soie»¹⁴ et qui pourrait s'intituler «Comment le ver à soie fut transporté de Chine en Occident.»

Dans son voyage de retour, Xuanzang emprunta la route au sud du Taklamakan. En effet le trajet de la Route de la Soie bifurquait dans la région de Dunhuang. Une branche s'incurvait sur le côté méridional du désert, suivant le pied de l'Altyn Tag et des monts Kunlun. L'autre remontait vers le nord, en longeant les Tianshan en passant par les oasis de Turfān (Tourfan), Kučā (Koutcha) et Aqsu (Aksou) jusqu'à Kašgar (Kachgar) où ce trajet septentrional rejoignait la route du sud.

La route septentrionale est considérée comme sensiblement plus récente que la route du sud. (Needham, p. 181; *La Route de la Soie*, p. 23.)

Arrivé à Khotan (sanskrit Kustana)¹⁵, cette oasis renommée pour sa foi, sa culture et la qualité de ses musiciens (Grousset (1), p. 214), Xuanzang entend l'histoire de la princesse chinoise qui, demandée en mariage par le prince du lieu, cache dans la ouate de son bonnet¹⁶ des graines de mûrier et des vers à soie, et franchit ainsi sans danger la frontière, amenant avec elle de quoi s'habiller à l'avenir. Ainsi le secret de la soie fut livré à l'Occident: peu à peu on cessa de croire que la soie naissait sur les arbres comme le coton.¹⁷

La foi bouddhique mit du sien dans la légende profane. En effet, il fut interdit dans le royaume de travailler les cocons avant que les papillons ne se soient envolés (Xuanzang, vol. 2, pp. 237-239), ce qui évitait de tuer la chrysalide mais donnait une soie de moindre qualité.¹⁸

Le récit du voyage de Xuanzang se termine avant l'arrivée à Dunhuang. La ville était sans doute considérée comme déjà chinoise: il n'y avait donc pas lieu de la faire figurer dans le récit d'un voyage à l'étranger. Nous savons toutefois que c'est bien à Dunhuang que le pèlerin attendit la permission de rentrer en Chine, qu'il avait quittée sans le visa de sortie du gouvernement chinois. (Huili, p. 16 et suiv.) Malgré cette circonstance, l'accueil fut triomphal: les Tang réservèrent au Maître de la Loi et à cet ambassadeur d'exception les honneurs les plus insignes. (Grousset, (1), pp. 220-222.)

De leur côté les pèlerins chinois firent connaître la pensée de

leur pays en Inde. En l'an 647, le souverain de l'Assam fit traduire en sanscrit «le bréviaire du taoïsme antique», le *Livre de la voie et de la vertu (Daodejing)* (Demiéville (2), p. 406; Stein R., p. 36), et ce fut Xuanzang lui-même qui exécuta cette traduction.

Il suffit de lire cette œuvre passionnante qu'est *Science and Civilisation in China* de J. Needham pour comprendre que les échanges étaient réciproques et que si les marchandises voyageaient souvent pendant des mois et sur des distances qui pour l'époque étaient fabuleuses, les idées, elles, filtraient lentement d'une civilisation à l'autre, et allaient y prendre racine d'une manière subtile mais sûre.

De Xuanzang à Marco Polo

Durant les quelque six siècles qui séparent le retour de Xuanzang et le voyage de Marco Polo en Chine, le bassin du Tarim subit de grands bouleversements: recul de la puissance chinoise, incursions et occupation tibétaines, expansion des Turcs, apparition de l'islam, déclin du bouddhisme.

Jusqu'au milieu du VIII^e siècle, l'empire Tang demeure, et de loin, la plus grande puissance en Asie centrale. Les Tibétains occupent les oasis du Tarim dès 670 environ, mais les Chinois les en chassent en 692 et s'y installent pour près d'un siècle, jusqu'en 787.

Dès la chute de l'empire sassanide, en 651, les Arabes s'installent sur l'Oxus et représentent pour l'empire chinois une menace potentielle qui mettra longtemps à s'actualiser. La situation s'envenime dans la première moitié du VIII^e siècle, qui est toute occupée par la rivalité sino-arabe dans l'actuelle Asie centrale russe. La conclusion intervient brusquement au milieu du siècle: environ vingt ans après que Charles Martel repousse les Arabes à Poitiers, à l'extrême ouest du continent eurasiatique, les Chinois sont battus par les Arabes en 751 sur la rivière Talas, au nord du Ferghana. Ils n'étendront plus jamais leur domination à l'ouest du Pamir.

Durant cette période troublée, les marchands choisissent pour un temps d'acheminer leur commerce par la voie maritime. (*La Route de la Soie*, p. 29; Needham, p. 187.)

Mais la bataille du Talas nous donne un exemple d'échange de civilisations sous un mode plus brutal. L'histoire raconte en effet que des artisans chinois fabricants de papier furent faits pri-

sonniers et déportés à Samarkand pour y poursuivre leur artisanat. C'est le premier témoignage du passage de l'art de la manufacture du papier de l'Orient vers l'Occident, alors qu'en Chine ce procédé avait été découvert six siècles auparavant. (Needham, p. 236.)

Cette manière de «pirater» ainsi hommes et techniques sera très prisée quelques siècles plus tard par Gengis Khan. Le conquérant mongol, dans ses vastes incursions, contribuera ainsi à provoquer, outre les massacres que l'on sait, un mouvement artificiel de populations avec leurs techniques et leurs coutumes de l'Orient vers l'Occident et inversement.

Après la bataille du Talas, le Xinjiang actuel, ainsi que le Gansu du nord-ouest, sont le théâtre des rivalités entre les Chinois, les Turcs Ouigours et les Tibétains. Ces derniers réoccupent Dunhuang de 787 à 848.

L'occupation tibétaine, si l'on en croit les chroniques chinoises, ne fut pas des plus douces. La population vaincue était obligée d'adopter les coutumes tibétaines, même si une fois l'an on leur concédait l'autorisation de revêtir «le costume chinois qu'ils cachaient ensuite avec force lamentations». (Demiéville (3), p. 203.)

Voici ce qu'en dit un Chinois de Liangzhou¹⁹ dans le Gansu: «Depuis quarante ans que j'étais tombé sous la domination tibétaine, j'étais contraint de porter la robe de peau et la ceinture de poil. Je n'étais autorisé à mettre le costume chinois que le matin du Jour de l'An; que de larmes je versais alors, en revêtant ma tunique et en arrangeant mon bonnet!» (Demiéville (3), p. 203, n. 2.)

Mais si l'occupation tibétaine ne fut guère appréciée des Chinois, elle fut favorable au bouddhisme sous certaines de ses formes. «Il convient de souligner l'accroissement du rôle du bouddhisme dans la vie politique de cette région, plus spécifiquement de son interprétation tibétaine (amidisme et tantrisme) qui prit alors le dessus sur l'école du tch'an plus répandue en Chine.» (Čuguevskij, p. 9 et n. 23.)

En 787, les Tibétains réoccupent Dunhuang; ils y resteront jusqu'en 848 (Demiéville (3), p. 177 et n. 1). Les années 840 sont difficiles pour le bouddhisme: il est persécuté au Tibet par le roi Glañ dar ma (838-842), et en Chine, de 842 à 845, par l'empereur Wuzong. Il ne semble pas toutefois qu'il ait gravement souffert à Dunhuang. Le pouvoir central tibétain était sans doute trop lointain pour que la ville se ressente beaucoup de la persécution de

Glañ dar ma; et en même temps, la présence tibétaine la maintint à l'abri de la persécution chinoise, beaucoup plus systématique, et qui, appuyée sur la puissante efficacité que conservait la machine administrative des Tang, balaya l'empire d'un bout à l'autre, et s'exerça non seulement contre le bouddhisme, mais aussi contre le manichéisme et le nestorianisme. La Chine avait déjà repris certaines oasis du Tarim, et, au début de notre siècle, le voyageur allemand A. von Le Coq trouva à Qara-Khōja, près de Turfān, des centaines de squelettes de moines bouddhistes, massacrés avec férocité. «A. von Le Coq attribue ce massacre, vieux de mille ans, aux persécutions religieuses perpétrées par les autorités chinoises.» (Hopkirk, p. 141.)

Après l'assassinat de Glañ dar ma en 842, l'empire tibétain tombe en décomposition. Les Tibétains quittent Dunhuang et l'Asie centrale en 848. Du moins le typhon de 845 est-il passé; la Chine, derechef, se réinstalle pour un temps à Dunhuang, assez pacifiquement, et sans trop de dommage pour le bouddhisme. Elle s'y maintiendra jusqu'en 1036 (Grousset (2), p. 188), date de la conquête de Dunhuang par les Tangut, un peuple de race tibétaine installé dans la région de Ningxia, et que les Chinois appelaient les Xixia. Les Xixia se constituèrent en royaume en 990 (Grousset (2), p. 185) et s'étendirent dans toute la grande boucle du Fleuve Jaune, mais surtout vers l'ouest où Dunhuang fut un des points extrêmes de leur avancée. Leur royaume dura deux siècles et fut anéanti par Gengis Khan en 1227; ce fut le dernier exploit du monstre, qui mourut la même année. (Grousset (2), p. 309.)

C'est autour de l'an mil que la fameuse bibliothèque, retrouvée à Dunhuang au début de notre siècle, fut définitivement murée.

On supposa un temps que c'était l'avance des Xixia qui avait causé la fermeture de la grotte. Cette hypothèse est aujourd'hui rejetée. Les Xixia, en effet, n'étaient nullement hostiles au bouddhisme. Quelque temps après s'être installée sur les territoires chinois, cette population «de race tibétaine hors du Tibet» (Bacot, p. 46), munie d'une écriture très compliquée²⁰, s'appliqua même à traduire le canon bouddhique (Pelliot (1), p. 21).

On pense maintenant que cette masse de manuscrits provenait d'un ou plusieurs couvents et était considérée comme de la «pape-rasse inutilisable» pour ce qui est des pièces profanes (Fujieda (1), p. 66) et comme «un rebut sacré» pour ce qui concerne les textes religieux.

Le mauvais état dans lequel certains objets furent trouvés, «enfouis sous une grosse masse de manuscrits», fit dire à Sir Aurel Stein, «le premier étranger qui visita les grottes des Mille Bouddhas, qu'ils s'agissait d'un 'deposit of sacred waste'.»²¹ (Fujieda (1), p. 65.)

Une autre raison fut peut-être l'inutilité des manuscrits chinois vu qu'«un nouveau canon bouddhique imprimé (en paravents)» (Fujieda (1), p. 67) était entre-temps arrivé de Chine.

En effet le premier canon bouddhique imprimé se fit entre 971 et 983. (Demiéville (2), p. 430.)

Si le bouddhisme connut pendant cette période une certaine vitalité en Asie centrale, le mouvement général est malgré tout celui d'un déclin. La coexistence entre les diverses cultures de cette région se maintient encore longtemps après la bataille du Talas; néanmoins, cet événement marque bien le début de la progressive islamisation et «turquisation» qui fera du bassin du Tarim un Turkestan, un «pays turc». Les communautés bouddhiques s'étiolent; la sympathie des Mongols pour le bouddhisme les rétablira quelque peu au XIII^e siècle, mais elles disparaîtront complètement au siècle suivant. Les liens entre bouddhisme chinois et bouddhisme indien sont, dès l'an mil, à peu près définitivement coupés.

Quant au commerce, il subit les contrecoups des troubles causés par l'affaiblissement du pouvoir chinois. La Route de la Soie va reflourir à l'époque de la domination mongole.

Ser Marco Polo et ses émules

Un *vademecum* pour les marchands du XIV^e siècle assure que «la voie qui, de l'embouchure du Don à Tana, va au Cathay est absolument sûre de jour comme de nuit si l'on croit les voyageurs qui y ont passé».²² (Needham, p. 188.)

C'est à la faveur de cette paix que Ser Marco Polo entreprit avec son oncle et son père le voyage au Cathay (1271-1295), qui le porta aussi en Inde, à Śrī Laṅkā, au Tibet, et dans bien d'autres pays. Cathay était le nom que l'on donnait au Moyen Age à la Chine; il venait du nom des Khitan, un peuple de «Mongols métissés de Toungouses» qui dominèrent puissamment la Chine du nord du milieu du X^e siècle jusqu'en 1125. (Pelliot (1), pp. 21-22.)

Si la vie de Marco Polo (1254-1324) fut merveilleuse et aventureuse, elle se termina dans l'incompréhension et la tristesse. Marco revint à Venise avec son serf tartare qu'il affranchit, montrant par là, en plus de l'acuité de ses observations, si précieuses aujourd'hui, aussi une force de cœur et d'esprit qui n'était pas toujours de mise à l'époque. Il trouva des gens peu enclins à croire à ses histoires. La méfiance alla si loin que l'on put voir pendant le carnaval le masque du Milione tourner en dérision le récit de cet homme qui connaissait plusieurs langues mais qui, hélas! très probablement, n'en écrivait aucune.²³

On pourrait passer une vie à lire le livre de Marco Polo dans l'excellente édition de Henry Yule. Nous nous limiterons ici au chapitre sur la « province de Tangut », où se trouvait Dunhuang. (Yule, ch. XL.)

Quand le Vénitien descend le Pamir par la « Tour de Pierre » (Tashkurgan) et arrive à Kašgar, le peuple de cette ville, dit-il, « adore Mahomet » et il remarque aussi quelques églises nestorienes. Empruntant, après Yarkand, la route du sud, aux pieds des Kunlun, les Polo passent par Khotan. Là aussi ils remarquent les musulmans et les nestoriens. Mais lorsque Marco Polo arrive à Dunhuang, qu'il appelle Sacciu ou Sachiu²⁴, c'est le contraire qui se produit: il est frappé par la prépondérance des bouddhistes (les « idolâtres », dans son langage), à côté desquels vivent des musulmans (les « Sarrasins ») et des chrétiens nestoriens qui font figure de minorités. Marco est émerveillé par le grand nombre de monastères et de temples à statues, que les idolâtres vénèrent avec beaucoup d'application.

Il faut donc croire que Dunhuang, garnison de frontière un peu abandonnée, a pu rester à l'écart des luttes qui au hasard des victoires plièrent ces oasis au vent de la foi des occupants, comme le fait remarquer Stein. Voici ce qu'il en dit: « Yet in spite of all changes and devastations, Tun-huang had evidently managed to retain its tradition of Buddhist piety even then; for as I examined one grotto after the other, noting the profusion of large images on their platforms, and the frequency of colossal figures of Buddhas in a variety of poses, I felt convinced that it was the very sight of these colossal statues, some reaching nearly 100 feet in height, and the vivid first impression of the cult paid to them, which had made Marco Polo put into his chapter on Sa-chiu, i.e. Tunhuang, a long account of the strange idolatrous customs of the 'people of Tangut'. » (Stein A. (2), p. 39.)

C'est ainsi que le Vénitien assista à des funérailles dont il

donne une relation détaillée et précise. On y reconnaît un mélange d'éléments bouddhiques et chinois, avec la tendance au syncrétisme toujours si marquée en Chine.

Le récit décrit comment l'on dispose la dépouille mortelle, comment les devins décrivent l'époque propice à l'incinération et aussi comment, pour éviter les désagréments causés par le corps en décomposition, la dépouille est gardée dans un cercueil épais, bien fermé, couvert d'un drap et rempli de camphre (Yule, vol. 1, p. 205) ou de safran (Allulli, p. 79) et d'épices.

La famille s'attable chaque jour autour du défunt, jusqu'au jour de l'incinération. Ce jour-là, il peut arriver que les devins, pour ne pas contrarier les étoiles, décident de ne pas faire sortir le mort par la porte maîtresse. Alors la famille ouvre un passage dans la direction de l'étoile ou de la planète favorable, et le mort s'en va par là vers le lieu de crémation. Il sera brûlé avec des poupées en carton-pâte et avec toutes sortes d'offrandes qui l'accompagneront dans son voyage vers l'au-delà.

Dans ce cérémonial compliqué, tout est chinois — sauf le point central, l'incinération du cadavre, qui est caractéristique du bouddhisme, et qui faisait même horreur aux Chinois traditionalistes, soucieux d'honorer convenablement leurs ancêtres. (Yule, vol. 1, pp. 207-208.)

En parlant de Śrī Laṅkā (Seilan), Marco Polo nous rapportera la vie du Bouddha Śākyamuni (Sagamoni Borcan), vie qui l'émut beaucoup par son idéal de pureté et de sainteté «just as if he had been a Christian. Indeed, an he had but been so, he would have been a great saint of Our Lord Jesus Christ, so good and pure was the life he had». (Yule, vol. 2, p. 318.)

A part ces détails sur la vie religieuse, Marco Polo nous a laissé aussi des histoires profanes, par exemple celle de l'étoffe d'amiante.

C'est à l'étape de Chingintalas, une ville difficile à situer (Yule, vol. 1, p. 214, n. 1), peut-être en Dzoungarie, que Marco nous dit comment on y fabrique cette étoffe. Une légende qui remonte peut-être à Aristote (Yule, vol. 1, p. 216, n. 6) racontait que cette étoffe était tirée de la salamandre, qui pouvait danser dans le feu sans se brûler.

Mais un ingénieur turc au service du Grand Khan raconte à Ser Marco que l'on extrait d'abord une substance minérale fibreuse et que par un traitement spécifique on arrive à fabriquer l'amiante. Et le Vénitien de conclure: «et celle-ci est la vraie histoire et les autres sont des fables.»

Cette histoire, comme bien d'autres, fut oubliée. Il en va de même de l'explication de la doctrine de la transmigration qu'Odoric de Pordenone (vers 1286-1331) exposa à ses frères franciscains lors de son retour à Padoue, vers l'année 1330. Ce n'était pas la première fois que l'Occident avait eu vent d'une telle théorie (Needham, p. 190 en note). Odoric visita un monastère de Hangzhou, et vit un moine donner à manger aux singes. Amusé, le Vénitien²⁵ s'enquit de cette étrange habitude, et le moine lui exposa la théorie de la transmigration. Malgré les arguments dont un Vénitien n'est jamais à court, Odoric nous dit que le moine s'en alla plus que jamais persuadé que les singes auxquels il donnait ainsi à manger n'étaient autres que les âmes de disparus, et de disparus d'un certain rang, car il n'est pas donné à tout le monde de se réincarner dans un animal aussi noble que le singe.

Dunhuang: début du XX^e siècle

Sautons encore quelques siècles, et venons-en aux missions archéologiques des puissances européennes et de leurs musées respectifs, qui mirent en compétition différentes équipes, toutes le regard tourné vers le Turkestan chinois, vers 1900.

Le bassin du Tarim, qui avait été le point de rencontre des civilisations grecque, iranienne, indienne et chinoise, devint le point de convergence des «raids archéologiques».

Fait nouveau, car encore en 1858 en commentant sa traduction française du *Si yu ki* de Xuanzang, Stanislas Julien dit à propos de Dunhuang: «La ville de Tun-hoang, que les Mémoires de Hiouen-tshang mentionnent dans ce district, est aujourd'hui ruinée; les cartes et les géographies chinoises en indiquent l'emplacement sous le nom de Cha-tcheou, qu'elle avait reçu plus tard, à une quinzaine de lieues dans le sud-ouest de Koua-tcheou». (T. 2, p. 262.)

A peu près en même temps, à l'aube du siècle, se dirigent vers le bassin du Tarim, pour l'Allemagne Albert Grünwedel et Albert von Le Coq, pour la Suède Sven Hedin, pour l'Empire britannique Aurel Stein et du côté français le jeune savant Paul Pelliot. Peter Hopkirk fait de leurs expéditions un récit haut en couleur, plein d'énigmes et d'épisodes plaisants, dans son livre *Foreign Devils on the Silk Road*.

Ces lieux antiques, pillés par les bandits de grand chemin, mutilés par le fanatisme et l'ignorance, sont ainsi convoités par

ces archéologues et ces géographes, et aussi par une mission russe, et par une mission japonaise, organisée par le Comte Ōtani et dont le butin a fini on ne sait trop où.²⁶

Les objets et documents rapportés en Europe subirent des sorts divers: il faudrait se faire «globe-trotter» pour pouvoir passer du British Museum au Musée de Kyôto, en Suède, aux USA, en URSS, et j'en passe, si nombreux sont les lieux où ces trésors se trouvent disséminés.

La grotte 17

Sir Aurel Stein arriva à Dunhuang par la route qui passait par Mirān et Anxi. Tout près de là, à Toghrak-bulak (Stein A. (1), vol. 1, pp. 538-546) il avait voulu voir de près les restes de fortifications qu'il supposait être la prolongation de la Grande Muraille.²⁷ Mais le désert ne permet pas de s'attarder; un jour de retard peut signifier la mort des hommes et des bêtes.

Il décida donc de se diriger vers Dunhuang avec le propos de revenir dans le désert une fois les hommes reposés et les bêtes restaurées. Donc, le 12 mars 1907, Stein entra à Dunhuang sans l'intention d'y rester. Le 16 mars, alors que la caravane prenait ses aises, il décida de faire une brève visite aux Grottes aux Mille Bouddhas.

Il se dirigea ainsi vers les sanctuaires rupestres de Dunhuang, avec nonchalance, mais la fascination fut telle qu'il décida d'y revenir aussitôt que possible. Un fait avait encouragé sa curiosité: le bruit circulait que le moine taoïste Wang, qui était chargé de garder le temple et qui se trouvait alors en randonnée, avait découvert des manuscrits.

Il repartit alors sans plus tarder vers les sites qu'il entendait fouiller, préférant affronter le vent glacial plutôt que d'avoir à subir l'arrivée de la saison chaude, insupportable dans le désert. Cette expédition fut très fructueuse. Il retrouva en fait les restes de la fameuse Porte de Jade (Stein A. (1), vol. 2, pp. 112-122), la porte d'entrée en Chine par où passait aussi le magnifique jade en provenance de Khotan.

Puis il se hâta de revenir à Dunhuang. Mais c'était juste l'époque du pèlerinage annuel aux temples: il dut attendre encore un peu. Il en profita pour se retirer dans une pagode au bord du Lac du Croissant de Lune²⁸ et s'y reposer: «The Southern shore of the lake was occupied by a number of picturesque modern temples,

rising on terraces from the water's edge and decorated with a queer medley of Buddhist and Taoist statues and frescoes.» (Stein A., (1), vol. 2, p. 161.)

Le 21 mai, Stein put enfin gagner les Grottes aux Mille Bouddhas. Là, non sans quelques ruses, il leva les derniers scrupules de Wang. Le moine taoïste qui gardait le temple finit par défaire la paroi qu'il avait dressée en l'absence de l'Anglais, peut-être pour prévenir des faiblesses futures, et Stein vit la chambrette aux manuscrits. (Stein A. (1), vol. 2, p. 165 et suiv.)

Wang raconta à Stein que, lorsqu'il était arrivé pour s'occuper de ce temple quelque huit années auparavant (Stein A. (1), vol. 2, p. 173), l'accès en était masqué par un amoncellement de sable incrusté très résistant, et n'avait pu être dégagé qu'à grand-peine. Il avait vu sur le côté droit une fresque légèrement fissurée, et c'est derrière elle qu'il avait découvert la cachette des manuscrits.

Les premiers rouleaux chinois sortis par Aurel Stein se révélèrent être des *sūtra* canoniques; le colophon disait qu'ils avaient été apportés en Chine par Xuanzang lui-même.

Mélangés aux rouleaux chinois, Stein remarqua aussi des manuscrits tibétains: le tout exceptionnellement bien conservé grâce à la fermeture quasi hermétique de la chambrette.

Ces manuscrits sont aujourd'hui en partie au British Museum (manuscrits chinois), à l'India Office (manuscrits tibétains, sanscrits, khotanais, etc.) et à New Delhi.

En plus des manuscrits Stein trouva aussi des imprimés. Parmi eux figure un livre imprimé, vraisemblablement un des plus vieux livres imprimés du monde. Ce document, qui porte «a well designed block-printed as frontispiece» (Stein A. (1), vol. 2, p. 189), est très bien conservé. Il s'agit de la traduction chinoise du *Sūtra du Diamant*, faite sur le sanscrit par Kumārajīva. Le texte se trouve au British Museum, il mesure plus de 5 mètres et porte une date précise: 11 mai 868. (Cf. Pelliot (3), pp. 47-48.)

Outre les textes, l'archéologue anglais découvrit une grande quantité de bannières votives en soie peinte, d'une telle longueur que l'on pouvait penser qu'elles pendaient, peut-être aux festivités, sur toute la hauteur de la falaise. (Stein A. (1), vol. 2, pp. 176-177.)

Le savant français Paul Pelliot rapporta de Dunhuang, outre une masse de manuscrits chinois et tibétains, d'autres raretés, par exemple un «manuscrit hébreu des environs de l'an 800, cahier de prières d'un Samaritain que le commerce sans doute avait poussé alors jusqu'aux frontières de Chine.» (Pelliot (1), p. 16.)

La chambre aux merveilles livra aussi un *Eloge de la sainte Trinité*, texte nestorien (Pelliot (1), p. 19) et des textes manichéens en chinois et en turc (Pelliot (1), p. 18). Ces dernières découvertes, s'ajoutant à la figuration de Mani trouvée à Qara Khōja en 1904 par A. von Le Coq, rappellent le rôle important que joua un moment en Asie centrale le manichéisme lorsqu'il fut, de 770 à 840 environ, la religion d'Etat de l'empire turc ouïgour (Grousset (2), pp. 173-176).

Dunhuang: aujourd'hui

Nombreux sont les savants qui s'occupent aujourd'hui de «Touenhouangologie» (Demiéville (1), p. 1) en France, au Japon, en Chine et en URSS. Des congrès se tiennent régulièrement et l'on peut suivre les publications spécialisées, tâche parfois ingrate parce qu'il est peu commun de connaître tout à la fois le russe, le chinois et le japonais.

Plus près de nous, Yan Myrdal voyagea, en 1976, du Pamir à travers le Xinjiang et le Gansu jusqu'à Lanzhou. Ces régions se mettent au pas des temps. Le bassin du Tarim constitue aujourd'hui une partie de la «Région autonome ouïgoure du Xinjiang». La région s'industrialise: elle a du pétrole, du charbon, des minerais divers. Un effort est fait pour soutenir et encourager l'artisanat traditionnel.

Le Comité du Parti raconta à Myrdal que le moine taoïste qui gardait les temples autour du Lac du Croissant de Lune, une nuit, vingt ans après la révolution (Myrdal, p. 340), mit le feu partout, s'immolant avec les bâtisses. Maintenant on a décidé de reconstruire les temples pour ne pas rompre le charme du lac, dont les rives sont le siège d'un phénomène particulier, comme le rapporte Myrdal (p. 338): «Nous descendons la dernière dune de sable en glissant et voilà que le désert se met à chanter sous nos pieds, comme le bruissement d'un puissant instrument à cordes qui s'élève vers le ciel. Le Lac du Croissant de Lune est célèbre pour cette musique depuis la dynastie des Han. Ici le désert chante et résonne sous les pas du marcheur qui s'approche du lac que le sable n'arrive jamais à combler. Les hommes ont créé les grottes des Mille Bouddhas, dit-on, mais les dieux ont créé le Lac du Croissant de Lune.»

Quant à Wang, le moine «peureux et rusé» au dire de Sir Aurel Stein (Stein A. (1), vol. 2, p. 165), il est mort, paraît-il, en

1931 et il est enterré près des Grottes aux Mille Bouddhas. (Hopkirk, p. 270.)

Même si les cultures gagnent du terrain sur le désert, celui-ci reste redoutable par ces burans noirs, ces vents impétueux et chauds qui soulèvent et transportent les dunes et les cailloux virevoltants, en une danse macabre.

Mais les bruits étranges d'une autre nature qui pourraient faire tressaillir le Vénitien, comme le firent les bruits du Lop Nor que Marco Polo entendit voici des siècles (Yule (1), vol. 1, pp. 196-203; Allulli, pp. 76-77), sont aujourd'hui ceux des essais nucléaires dans le Taklamakan.

Aujourd'hui les Tianshan contemplent, vers le Turkestan russe et vers le Turkestan chinois, à la fois la trace d'un passé riche de la vie des hommes et un avenir qui peut devenir la mort totale de tous les hommes.

Cristina SCHERRER-SCHAUB.

NOTES

¹ La *Yuktiṣastikā* est un petit traité philosophique de Nāgārjuna (II^e ou III^e siècle de notre ère), philosophe indien bouddhiste, fondateur de l'école Mādhyamika. L'original sanscrit du traité est perdu. Il existe une version tibétaine et une version chinoise. Ce traité a été commenté au VII^e siècle par Candrakīrti, philosophe de l'école Mādhyamika. Le commentaire de Candrakīrti n'est conservé que dans la version tibétaine. Je prépare un travail d'édition critique et de traduction des deux textes, avec en annexe l'édition du manuscrit de Dunhuang.

² Cf. Lalou (2), vol. I, N^{os} 795 et 796.

³ Le «tokharien» est en fait différencié en deux langues. L'une est appelée «tokharien A» ou «agnéen», de Agni, ancien nom de l'oasis de Qārāšahr. L'autre est appelée «tokharien B» ou koutchéen, du nom de l'importante oasis de Kučā (Koutcha). Cf. J. W. de Jong, *Buddha's Word in China*, pp. 4-5; Meillet et al., *Les langues du monde*, vol. 1, p. 35.

⁴ Cf. Meillet et al., *Les langues du monde*, vol. 1, p. 30.

⁵ En fait, l'itinéraire comportait des variantes, et se dédoublait notamment dans le bassin du Tarim (infra p. 100). Il serait donc plus juste de dire «les Routes de la Soie» (v. Needham, p. 171, fig. 32).

⁶ Témoin les vestiges archéologiques décrits dans *La Route de la Soie*, q.v., pp. 15-17.

⁷ Il semble que les Yuezhi s'identifient, au moins partiellement, avec les «Tokhariens» mentionnés plus haut, puis, plus tard, avec les clans fondateurs de l'empire de Kanishka. Voir Grousset (2), pp. 63, 69.

⁸ Voir infra p. 98.

⁹ Aujourd'hui Xian.

¹⁰ Le numérotage des grottes de Dunhuang pose quelques problèmes. On trouvera tous les renseignements dans *Table de concordance des numérotages des grottes de Touen-houang*, par Chen Tsu-lung, *Journal Asiatique*, T. CCL, 1962, pp. 257-276. Ici j'ai adopté la numérotation indiquée par M. Fujieda, voir Fujieda (1), p. 67.

¹¹ Au début cette activité fut limitée. En effet, bien que certaines grottes soient très anciennes, la plupart d'entre elles furent excavées à l'époque des Sui (581-618) et des Tang (618-907), cf. *La Route de la Soie*, p. 28.

¹² En fait ce mouvement ne s'amorça guère avant Daoan (Tao-ngan, Tao-an), 314-385, donc près de deux siècles après les premières traductions (An Shigao (Ngan Che-kaio, An Shih-kaio), actif de 148 à 170). Cf. Demiéville (4), p. 1263: «Il (Daoan) s'élève contre le procédé dit de 'scruter les idées' (derrière la lettre), procédé qui consistait à rendre les notions et les termes indiens par des équivalents tirés du vocabulaire technique de la philosophie chinoise, ce qui faussait naturellement la pensée originale de l'Inde.»

Encore Daoan était-il en avance sur son temps: le religieux Daosheng (Tao-cheng, Tao-sheng), 365-434, donc de deux générations plus jeune que Daoan, était encore «un expert» de cette méthode (Demiéville (5), p. 32).

¹³ Ce fut surtout l'état de décrépitude de Kapilavastu qui frappa notre pèlerin. Cf. Grousset (1), pp. 136-137.

¹⁴ Cette tablette, trouvée à Dāndān Ōilūq (Khotan), se trouve au British Museum. Cf. *La Peinture d'Asie Centrale*, p. 56.

¹⁵ Voir Grousset (1), p. 213; Huili, pp. 278-279; Lamotte, p. 282.

¹⁶ Voir Xuanzang, II, 238.

¹⁷ Virgile nous parle des «fines toisons que les Sères enlèvent avec des peignes aux feuilles des arbres» (*Géorgiques*, II, 121, éd. Plessis et Lejay, p. 138 et n. 4; cf. Luce Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 45).

¹⁸ Cf. Luce Boulnois, op. cit., p. 19.

¹⁹ Actuellement Wuwei.

²⁰ Sur l'écriture Xixia, v. *Encyclopaedia Universalis*, vol. 20, p. 1875b.

²¹ En fait, comme le dit M. Stein lui-même (Stein A. (1), vol. 2, p. 20) son ami le géologue et géographe hongrois M. L. de Ločzy avait exploré le Gansu et passé à Dunhuang en 1879 (faisant partie de l'Expédition du comte Széchenyi, Yule, vol. 1, p. 207). Ses observations sur les fresques des Grottes aux Mille Bouddhas avaient éveillé la curiosité de l'archéologue anglais.

En 1899, Bonin visita les Grottes «which he calls 'Grottoes of Thousand Buddhas'» et publia un article sur cette expédition en 1901 dans la revue *La Géographie*. Cf. Yule, vol. 1, p. 207 en note.

²² Francesco Balducci Pegolotti, *La pratica della mercatura*, ed. A. Evans, Cambridge, Mass., p. 22 (cf. Petech, p. 570, n. 1). — Needham, p. 188, n. g, donne la référence suivante: «The *Libro di Divisamenti di Paesi* of Pegolotti, c. + 1340». Or «*Libro di Divisamenti di Paesi*» est la traduction d'un titre français du livre de Marco Polo, «cest livre qui est appelé le divisament dou monde» (Allulli, p. 3), et que l'on connaît aussi sous le titre de *Il Milione*, ou de *Livre des merveilles*. Le titre attribué par Needham à l'ouvrage de Pegolotti est donc incorrect. Cette référence inexacte a probablement été emprunté à Yule, vol. 2, p. 384, s.v. Della Decima.

²³ Comme on sait, il n'a pas écrit son livre lui-même, mais l'a dicté à l'écrivain Rustichello ou Rusticiano.

²⁴ Son voyage dura trois ans et demi: parti de Venise en 1271, il arriva à la résidence d'été du Grand Khan «at Kai-ping fu, near the base of the Khingan Mountains» vers le mois de mai 1275 (1274 pour Allulli, cf. p. 18, n. 1). On peut donc supposer que Marco fut à Dunhuang entre 1273 et 1274. — «Sacciu» ou «Sachiu» recouvre le nom de Shazhou, la «préfecture des sables», qui fut donné à Dunhuang par le premier empereur Tang en 622. (Yule, vol. 1, p. 206.)

²⁵ Vénitien de Vénétie, et non de Venise même. Pordenone se trouve en Vénétie julienne.

²⁶ M. Fujieda a reconstitué toute la pérégrination de la collection Ōtani; cf. Fujieda (2), pp. 9-11.

²⁷ Son attention avait été attirée par un article de Bonin. (Stein A. (1), vol. 1, p. 541). V. la note 21.

²⁸ On trouve une très belle photographie de ce lac dans Pelliot (2), T. VI, Planche CCCLV.

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS

Pour les noms chinois, j'ai adopté la transcription dite *pinyin*. Retenons de celle-ci que le *q* se prononce *tch*; le *x* se prononce comme le «Ich-Laut» allemand (ou comme le sanscrit *ś*); le *z* se prononce *dz*; le *zh* se prononce *dj*.

Dans les citations, j'ai gardé la transcription de l'auteur cité. Un exemple se trouve à la p. 80: «les commanderies du Hexi», transcription *pinyin*, et «les commanderies du Ho-si», transcription utilisée par Čuguevskiĭ.

Pour transcrire les noms de lieux en turki, je me suis inspirée du livre *La peinture de l'Asie Centrale*. Ex: Kučā pour Koutcha, Kašgar pour Kachgar, etc., v. p. 85.

OUVRAGES CITÉS

- ALLULLI, Ranieri. *Marco Polo, Il Milione*, Verona, 1954.
 BACOT, Jacques. *Introduction à l'histoire du Tibet*. Paris, 1962,
 BONIN, Charles-Eudes. *Voyage de Pékin au Turkestan russe*. Dans: *La Géographie*, Bulletin de la Société de géographie de Paris, vol. III, Paris, Masson, 1901, pp. 115-122, 169-180. [Le passage sur Dunhuang se trouve aux pp. 171-174.]
 BOULNOIS, Luce. *La Route de la Soie*. Paris, Arthaud, 1963.
 BUSSAGLI, Mario. *La peinture de l'Asie centrale*. Genève, A. Skira, 1978 (2^e éd.).
 CHEN Tsu-lung. *Table de concordance des numérotages des grottes de Touen-houang*, dans *Journal Asiatique*, 250, Paris, 1962, pp. 257-276.
 ČUGUEVSKIĪ, L. I. *Touen-houang du VIII^e au X^e siècle*. Paru dans: SOYMIÉ, Michel. *Nouvelles contributions aux études de Touen-houang*. Genève, 1981. (= Centre de recherche d'histoire et de philologie de l'École pratique des hautes études. II: Hautes études orientales, 17.)

- DE JONG, J.W. *Buddha's Word in China*. Canberra, The Australian National University, 1968.
- DEMIÉVILLE, Paul (1). *Récents travaux sur Touen-houang*, dans *T'oung Pao*, LVI, 1970, pp. 1-95.
- DEMIÉVILLE, Paul (2). *L'Inde Classique*, vol. 2, §§ 2045-2169. Hanoï, 1953.
- DEMIÉVILLE, Paul (3). *Le Concile de Lhasa*. Paris, 1952.
- DEMIÉVILLE, Paul (4). *Le bouddhisme chinois*, dans: *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des religions*, I, Paris, 1970, pp. 1249-1319.
- DEMIÉVILLE, Paul (5). *La pénétration du bouddhisme dans la tradition philosophique chinoise*, dans *Cahiers d'histoire mondiale*, III, 1, Neuchâtel, 1956.
- Encyclopaedia Britannica*. Chicago, etc., W. Benton, 1973, 24 vol.
- Encyclopaedia Universalis*. Paris, 1968, 20 volumes.
- FUJIEDA Akira (1). *Une reconstruction de la «bibliothèque» de Touen-houang*, dans *Journal Asiatique*, 269, 1981 (= Manuscrits et inscriptions de Haute-Asie du V^e au XI^e siècle: Colloque international, Paris, 2-4 octobre 1979, Actes), pp. 65-68.
- FUJIEDA Akira (2). *The Tunhuang Manuscripts, A General Description, I*, dans *Zinbun, Memoirs of the Research Institute for Humanistic Studies, Kyoto University*, N° 9, Kyoto, 1966, pp. 1-32.
- GROUSSET, René (1). *Sur les traces du Bouddha*, Paris, 1929, réimpr. 1977.
- GROUSSET, René (2). *L'Empire des steppes*. Paris, 1938, réimpr. 1980.
- HOPKIRK, Peter. *Foreign Devils on the Silk Road*. London, 1980. Traduit en français sous le titre: *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la Soie*. Paris, 1981. Nous citons la traduction française.
- HUILI = *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde*, par Hoeï-li et Yen-tshong, traduit du chinois par Stanislas Julien, Paris, 1853.
- LALOU, Marcelle (1). *Documents de Touen-houang*, dans *MCB*, vol. VIII, Bruxelles, 1947, pp. 217-226.
- LALOU, Marcelle (2). *Inventaire des manuscrits tibétains de Touen-houang conservés à la Bibliothèque Nationale (Fonds Pelliot tibétain)*. Paris, 1939, 1950, 1961, 3 vol.
- LAMOTTE, Etienne. *Histoire du bouddhisme indien, des origines à l'ère Śaka*, 1958, réimpr. 1967.
- MAY, Jacques. *Etudes bouddhiques: domaine, disciplines, perspectives*. Paru dans: *Etudes de Lettres*, série III, T. 6, Lausanne, oct.-déc. 1973, pp. 1-19.
- MEILLET, A. et al. *Les langues du monde*, Paris, 1952, 2 vol.
- MYRDAL, Yan. *La Route de la Soie*, trad. du suédois, Paris, Gallimard, 1980.
- NEEDHAM, Joseph. *Science and Civilisation in China*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press, 1954.
- La peinture de l'Asie centrale*. Voir Bussagli, Mario.
- PEGOLOTTI, Francesco Balducci. *La pratica della mercatura*, ed. A. Evans, Cambridge (Mass.), 1936.
- PELLIOT, Paul (1). *La Haute Asie*. Paris, L'Édition artistique J. Gaudard, 1931, pp. 1-37.
- PELLIOT, Paul (2). *Mission Pelliot en Asie Centrale. I. Les Grottes de Touen-houang*, Paris, 1920-1924, VI tomes.
- PELLIOT, Paul (3). *Œuvres posthumes de Paul Pelliot. IV. Les débuts de l'imprimerie en Chine*. Paris, 1953.
- PETECH, Luciano. *Les marchands italiens dans l'Empire mongol*, dans *Journal Asiatique*, 250, 1962, pp. 549-574.
- POLO, Marco. Voir ALLULLI, YULE.

- La Route de la Soie*. Catalogue d'exposition. Paris, Ed. des Musées Nationaux, 1976.
- SASSETTI, Filippo Maria. *Lettere indiane*. Torino, 1961.
- SECKEL, Dietrich. *L'Art du Bouddhisme*, Paris, Albin Michel, 1964. (Coll. L'Art dans le monde.)
- STEIN, Aurel (1). *Ruins of Desert Cathay*, London, 1912, 2 vol.
- STEIN, Aurel (2). *Exploration in Central Asia, 1906-8*; *Geographical Journal*, July and September 1909, pp. 5-66 (tiré à part).
- STEIN, Rolf. *La civilisation tibétaine*. Paris, 1981, rééd. revue et augmentée.
- SU Yinghui. *The Tun Huang Stone Cave and the Thousand Buddha Caves*. Tiré à part de: *Chinese Culture*, Taipei, 1963, Vol. V, N° 2, pp. 32-46.
- VIRGILE. *Œuvres de Virgile* (texte latin), publiées par F. Plessis et P. Lédjay. Paris, Hachette, 1913.
- XUANZANG = *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits du sanscrit en chinois [sic], en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français par Stanislas Julien. Paris, 1857-58, 2 vol. (= *Si yu ki*; pin yin: *Xiyuji*).
- YULE, Henry. *The Book of Ser Marco Polo*, trsl. and ed. with notes by Sir Henry Yule and revised by Henri Cordier, London, 1921, 2 vol.

INDICATIONS GÉOGRAPHIQUES

Le bassin du Tarim couvre une surface de quelque 800 000 km² (*Encyclopaedia Britannica*, éd. de 1973, vol. 21, pp. 701 s. v. Tarim). Son altitude moyenne est de 1000 m environ. Il comprend le désert du Taklamakan, la dépression du Lop Nor que l'on considère souvent comme une partie du Taklamakan, et les oasis en bordure du désert: au sud Khotan, Keriya, Niya, Čerčen, Mirān, etc.; à l'ouest Yarkand et Kašgar; au nord Aqsu, Kučā, Korla, Qārāšahr, etc. On inclut aussi parfois dans le bassin du Tarim la dépression de Turfān et le bassin du Shule, c'est-à-dire les oasis de Dunhuang.

La province chinoise du Xinjiang («la nouvelle frontière»), créée en 1884, s'étend sur le pays que les géographes occidentaux du siècle dernier appelaient Turkestan chinois ou Turkestan oriental, et qui avait été sous protectorat chinois à plusieurs périodes de son histoire. Le Turkestan chinois correspond à peu près au bassin du Tarim. Au nord des Tianshan, le Xinjiang comprend également la Dzoungarie, où se trouve Urumči, capitale de la province. En 1955, le Xinjiang a passé du statut de province à celui de «région autonome». Sa désignation officielle est devenue «Région autonome ouïgoure du Xinjiang». Les Turcs Ouïgour forment les deux tiers de la population. (Voir *Encyclopaedia Universalis*, vol. 14, pp. 1048-1051 s. v. Sin-kiang.)

Shan, en chinois, signifie «montagne». [*Tagh* en turki.] Ex. Tianshan (Monts Célestes).

Bulak signifie «source» en turki. Par exemple Toghraq Bulak, où Sir Aurel Stein alla fouiller la prolongation de la Grande Muraille, v. p. 95.

Kurghan signifie «tour» en turki. Par exemple Tash Kurgan, la fameuse «Tour de Pierre», halte des caravaniers avant le Pamir.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

	CHINE, ASIE CENTRALE	IRAN - TIBET	INDE - OCCIDENT
IV			-326 Alexandre en Inde
III			
II	-138 Zhang Qian, ambassadeur de Wudi en Asie centrale -119 Les Chinois traversent le Fleuve Jaune ~ -111 Les quatre commanderies du Hesi	{ Les premières caravanes de la Chine à l'Iran	
I			
I	73 Le général Ban Tchao (Han or.) rétablit la suzeraineté de la Chine jusqu'au Pamir		
II	148-170 An Shigao : premières traductions chinoises de textes bouddhiques		~ 110 Règne de Kanishka : longue paix favorable aux échanges culturels et commerciaux
III		226	
IV	366 Lezun voit en songe des myriades de Bouddhas : premières excavations des grottes aux Mille Bouddhas	} Empire sassanide	
V	453 Le roi (turc sinisé) Xun des Wei du Nord se convertit au bouddhisme		
VI			
VII	627-645 Xuanzong en Inde	651	
VIII	751 Les Arabes battent les Chinois sur le Tatas 787 Occupation hispanique de Dunhuang	779 Le bouddhisme religion d'Etat au Tibet	732 bataille de Poitiers
IX	845 Résurrection religieuse en Chine 848 Fin de l'occupation hispanique de Dunhuang	838- persécution du bouddhisme au Tibet 842 par l'empereur Glen dar ma	
X	971-983 Premier canon bouddhique imprimé en Chine	907	
XI	début du siècle : fermeture de la "cachette aux manuscrits" de Dunhuang		
XII			
XIII	1271-1295 Voyage de Marco Polo au "Cathay" 1279-1294 Kubilai Khan, Empereur de Chine		
	~ 1286-1331 Odonic de Bardenane		

